

VIE
DU VÉNÉRABLE
BÉNIGNE JOLY

LE

PÈRE DES PAUVRES

D'APRÈS

LES MANUSCRITS ET LES AUTEURS CONTEMPORAINS

PAR

M. L'ABBÉ E. B***

CURÉ DE VOLNAY

Auteur des *Légendes Bourguignonnes* et de *Tebima*.

Ordinavit in me charitatem.

(CANT. II, 4.)

Le Bien-Aimé de mon âme a ordonné en
moi la charité.

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 15

1878

384
8

1880

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR FRANÇOIS-VICTOR RIVET

ÉVÊQUE DE DIJON

NOUS, ÉVÊQUE DE DIJON, approuvons avec un paterne empressement et recommandons vivement à tous les fidèles, et particulièrement à nos diocésains, l'ouvrage intitulé : *Vie du vénérable Bénigne Joly*, par M. l'abbé E. B., curé de Volnay.

Tout le monde sait que le vénérable Bénigne Joly a été le saint Vincent de Paul de Dijon et de la Bourgogne.

Pour donner une idée de l'édification et du plaisir que l'on trouvera dans la lecture de cet ouvrage, nous ne pouvons mieux faire que de citer le rapport qui vient de nous être fait par le savant et délicat appréciateur à qui nous en avons confié l'examen :

« Monseigneur,

« La lecture très-attentive que j'ai faite de la *Vie du vénérable Bénigne Joly*, par M. l'abbé E. B., curé de Volnay, m'a vivement intéressé, et j'estime qu'elle sera pour les fidèles pleine à la fois d'édification et de charmes. Les vertus du serviteur de Dieu y sont retracées avec amour; les œuvres si multipliées et si fécondes qui ont rempli sa vie s'y déroulent... dans un style élégant et châtié, et avec une simplicité charmante qui attache et qui plaît. — Des documents jusque-là ignorés, des pièces originales et inédites, qui firent défaut aux

IV

APPROBATION

premiers historiens (dom Beaugendre et M. Tresvaux), mettent en relief et éclairent d'un nouveau jour la belle figure du PÈRE DES PAUVRES.

« La doctrine de l'auteur m'a paru, toujours et partout, saine, circonspecte et de la plus exacte orthodoxie.

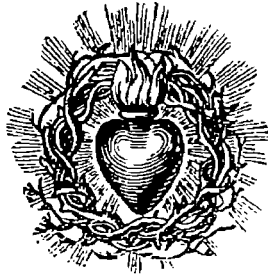
« Je suis avec respect...

« J. H. DECŒUR, chanoine. »

Nous félicitons et remercions notre cher curé de Volnay de son nouvel ouvrage ; nous prions Dieu de le bénir et de lui donner le courage de continuer ses travaux hagiographiques.

Donné à Dijon, le 13 mars 1878.

† FRANÇOIS, évêque de Dijon.



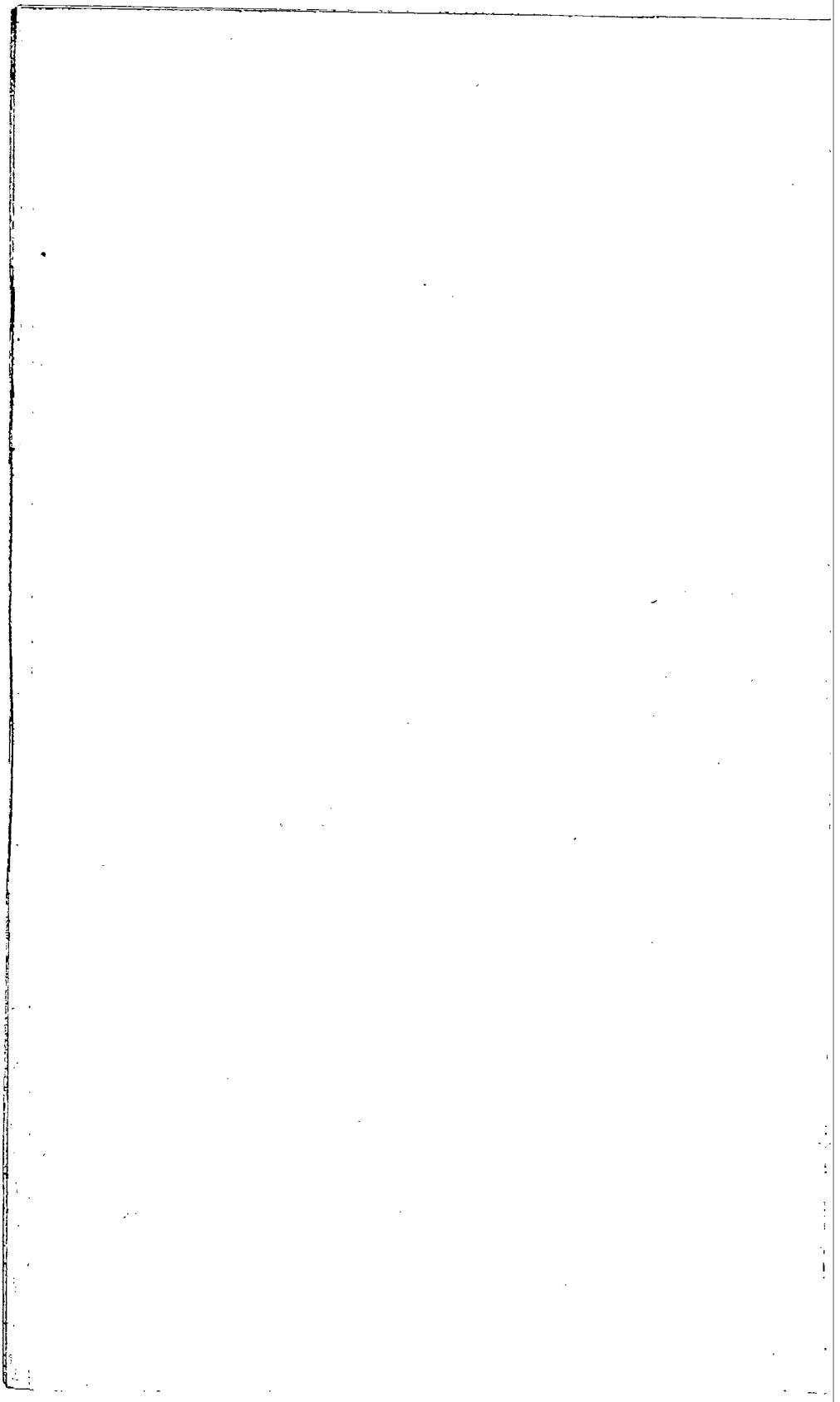
AU CŒUR DE JÉSUS

Je vous consacre ces pages; elles racontent
la vie de l'un de vos serviteurs les plus saints
et les plus dévoués.

Bénissez celui qui les a écrites et ceux qui
les liront.

E. B.

Volnay, le premier vendredi d'octobre 1878.



PRÉFACE

Dieu a répandu largement ses dons sur la Bourgogne. Ses champs donnent un froment pur comme l'or, et ses coteaux produisent les premiers vins du monde. C'est le pays de l'éloquence et des belles-lettres : qui parla mieux que saint Bernard, Bossuet et Lacordaire ? qui surpassa dans l'art d'écrire saint Bernard, Bossuet, M^{me} de Sévigné, Buffon et Lamartine ?

C'est surtout la patrie des grands saints. Depuis que cette terre a été fécondée par la parole et le sang de saint Bénigne, son premier apôtre, elle n'a cessé d'enfanter des âmes héroïquement belles.

Au temps des persécutions, elle donna à l'Église : sainte Reine, la vierge d'Alise, la

sœur des Agnès, des Cécile, des Catherine et des Anastasie; et ce jeune Symphorien, qui répondit par un glorieux martyr à ce cri sublime de sa mère : « Mon fils, regarde le ciel ! »

Quand Jésus voulut convertir la nation des Francs, il prit là Clotilde qui devait révéler la foi à Clovis et conduire la Fille aînée de l'Église au baptistère de Reims.

Au moyen âge, quand les ténèbres et les désordres couvrirent le monde, Dieu plaça sur cette terre choisie les deux grands Ordres d'où devaient sortir la réforme et la lumière : Cluny, où fut élevé saint Grégoire VII, qui affranchit l'Église du joug des empereurs et des barons, qui moralisa les peuples et força les clercs à garder la chasteté du sacerdoce; Cîteaux, qui « produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants et par une vie encore plus étonnante que ses miracles..., saint Bernard, qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de pénitence¹. »

Quand par leurs désolantes doctrines Luther et Calvin eurent amené le froid et la nuit dans les âmes, Dieu opposa à ces sombres sectaires la figure si bonne, si douce, si souriante de

¹ Bossuet, sermon sur l'unité de l'Église.

François de Sales. Dans son gracieux langage, le docteur du divin amour dit aux âmes : « Croyez-moi, la dévotion est la douceur des douceurs et la reine des vertus ; c'est la perfection de la charité. Si la charité est un lait, la dévotion en est la crème ; si elle est une plante, la dévotion en est la fleur ; si elle est une pierre précieuse, la dévotion en est l'éclat ; si elle est un baume précieux, la dévotion en est l'odeur de suavité qui conforte les hommes et réjouit les anges¹. » Il fallait un Ordre enseignant pour répandre cette céleste doctrine : cet institut fut la Visitation avec ses pensionnats. Or, ce fut à Dijon que Dieu choisit la coopératrice de saint François de Sales, la mère de l'Ordre de la Visitation. Ce fut cette incomparable sainte de Chantal, dont la vie peut servir à la fois de modèle à la jeune fille, à l'épouse, à la mère, à la veuve et à la religieuse.

Plus tard, lorsque le jansénisme s'unit au protestantisme pour jeter de plus en plus la terreur et l'obscurité dans les esprits et dessécher les cœurs, Dieu, pour ramener dans les âmes la lumière, la confiance et l'amour, se servit de deux vierges de la Bourgogne. La première fut l'une des plus belles fleurs du Carmel,

¹ *Introduction à la vie dévote*, liv. I, ch. II.

la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, qui prit l'enfant Jésus entre ses bras et le présenta aux hommes en disant : « Regardez, voici la lumière du monde ! Confiance et amour à Celui qui est la grâce et la miséricorde incarnées !... » L'autre fut ce séraphin appelé Marguerite-Marie, qui montrant aux âmes le Cœur de Jésus, s'écria : « Voilà le foyer d'amour !... voilà la source d'eau vive !... »

Au temps où ces deux âmes, plus pures que leurs sœurs, « ces marguerites des prés qui naissent au vallon et qui s'épanouissent sous les rayons du ciel et les fraîcheurs de la rosée¹, » au temps où ces deux âmes répandaient dans le monde les parfums de la divine enfance et du cœur du Christ, elles avaient, à Dijon, un frère qui est à peine connu, mais qui est saint comme elles. Il s'appelait BÉNIGNE JOLY, et son immense charité le fit surnommer le PÈRE DES PAUVRES.

Voici comment en parlent ses contemporains :

« On peut dire que, par ses vertus, M. Joly étoit l'abrégé de l'ancienne et de la nouvelle loi. Il avoit l'innocence de Noé, la foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, l'amour de Jacob, la bonté de Joseph, la charité et le zèle de Moïse, la

confiance de Gédéon, la fidélité de Josué, la patience de Job. On auroit dit, à le voir, qu'il avoit naturellement toutes les vertus chrétiennes, quoiqu'il ne les eût acquises qu'en se faisant violence¹. »

« Tous ceux qui prendront la peine de parcourir toutes les vertus, n'en trouveront aucune qu'ils ne reconnaissent en M. Joly, et cela en un degré très-éminent. Sa foi, son espérance, sa charité, sa prudence, sa justice, sa force et sa tempérance éclatoient en toutes rencontres, quelques soins que son humilité prît de les cacher. Les dons de sagesse, d'intelligence, de science, de piété, de conseil et de crainte de Dieu brilloient en lui avec non moins d'éclat. Les fruits du Saint-Esprit ne se sont pas moins fait remarquer en sa personne. On peut parcourir toutes les béatitudes, et on le trouvera marqué à leur coin. Enfin tout en lui a été parfait². »

Ses œuvres furent grandes et héroïques comme ses vertus, elles lui méritèrent le titre de Vincent de Paul de la Bourgogne.

Cette figure attire et séduit ; on désire la connaître. Mais qui pourra lui donner son relief

¹ Mémoire de sœur Jeanne, cahier n° 7, p. 2.

² Cahier, n° 3, p. 75-78.

et sa beauté morale ! Pour la rendre dans son idéale pureté, il faudrait un fond d'or et la touche de fra Angelico.

Le P. Beaugendre, bénédictin de Sainte-Genève de Paris, a essayé de la peindre, mais sans y réussir. Les jésuites du célèbre collège de Pont-à-Mousson disaient : « L'auteur de la *Vie de M. Joly* est trop diffus et fait des réflexions trop fréquentes¹. » M. l'abbé Tresvaux, qui a donné une seconde édition de cet ouvrage, ajoute : « On trouve dans ce livre des locutions surannées. Son style est lâche et incorrect, et il a de plus le défaut de répéter les faits². » Dans cette œuvre, la forme est tellement défectueuse qu'elle nuit au fond ; nous avons entendu des hommes de goût dire, après l'avoir lue, qu'ils croyaient difficile de faire un livre intéressant avec la vie du Père des pauvres. Ils se trompaient : ils ignoraient les charmes qu'offrent les Mémoires. Le livre du P. Beaugendre a un défaut capital : il est incomplet. Gêné par la modestie des parents et des coopérateurs de Bénigne Joly, et par la susceptibilité de ses contradicteurs, le pieux bénédictin n'a pu dire tout ce qu'il savait sur certaines circonstances de la vie du Vénérable et sur les personnes qui

¹ Lettre du P. Modot, 3 avril 1700. Cahier n° 4, p. 126.

² Avertissement, p. vi.

l'entourèrent. L'auteur nous devait un vivant tableau, plein de mouvement et de personnages, et il ne nous a donné qu'un portrait incolore.

Ayant entre les mains des documents que le P. Beaugendre n'a point connus, nous avons la témérité d'essayer de reproduire à notre tour la séraphique figure du Père des pauvres. Pour lui donner le relief, la vérité et la vie, nous emprunterons toutes les lignes et les couleurs aux écrits du Vénérable et aux témoignages de ceux qui vécurent avec lui.

Nous trouverons dans les écrits de Bénigne Joly ses sentiments, ses vues, sa direction et sa doctrine : chez les saints, encore plus que chez les autres mortels, la parole est la franche et naïve expression de l'âme, « le style, c'est l'homme. »

Autant que possible, nous nous effacerons dans le récit, laissant les contemporains nous rapporter la vie du Vénérable. « Car, qui peut parler des saints comme ceux qui les ont connus, qui ont vécu avec eux, qui ont subi pendant de longues années l'ascendant de leurs vertus ? Ceux-là ont un accent que d'autres n'auront jamais¹. » Nous nous contenterons de coordonner les faits en suivant l'ordre chro-

¹ Lettre de M^{gr} d'Orléans à M. l'abbé Bougaud, sur la manière d'écrire la vie des saints.

nologique, et de faire de légères retouches quand le langage sera par trop diffus ou incorrect.

Pour présenter Bénigne Joly dans son jour vrai et naturel, nous grouperons autour de lui les membres de sa famille, ses coopérateurs et ses amis. Ces douces figures, jetées à l'arrière-plan, donneront plus de vie au tableau, et feront ressortir davantage les vertus et les actes du Père des pauvres.

Les saints sont les chefs-d'œuvre de Dieu; il a mis en eux une beauté, une élévation, une grandeur auprès desquelles pâlissent toutes les fictions humaines. Son dessein n'a pas été seulement de les offrir à notre admiration, mais avant tout de les proposer à notre imitation : ce sont des pages vivantes de l'Évangile. La vie du vénérable Joly présente à tous de magnifiques exemples; elle est comme ces sources larges et profondes, où tous peuvent se désaltérer, et où, de quelque côté qu'on puise, on trouve une eau fraîche et limpide. « La vie du Père des pauvres, dit dom Beaugendre, étoit un bien comme général, dont tous les chrétiens, de quelque qualité qu'ils soient, ecclésiastiques et laïques, réguliers aussi bien que séculiers, peuvent profiter; ce ne sera peut-être pas trop s'avancer, que de dire qu'elle a été comme cet arbre de l'Apocalypse exposé à tout le monde

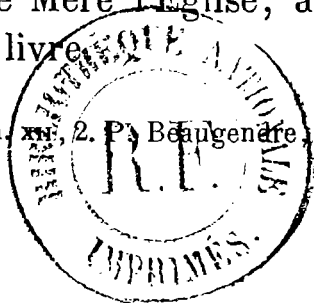
dans la cité de Dieu, et dont chacun, selon sa nécessité, pouvoit à son gré cueillir ce qui lui plaisoit de ses fruits salutaires et abondants : *in medio plateæ ejus lignum vitæ per singulos menses reddens fructum suum*; et dont les seules feuilles avoient assez de vertu pour donner la santé et la force à tous les peuples de la terre, *et folia ligni ad sanitatem gentium*¹. »

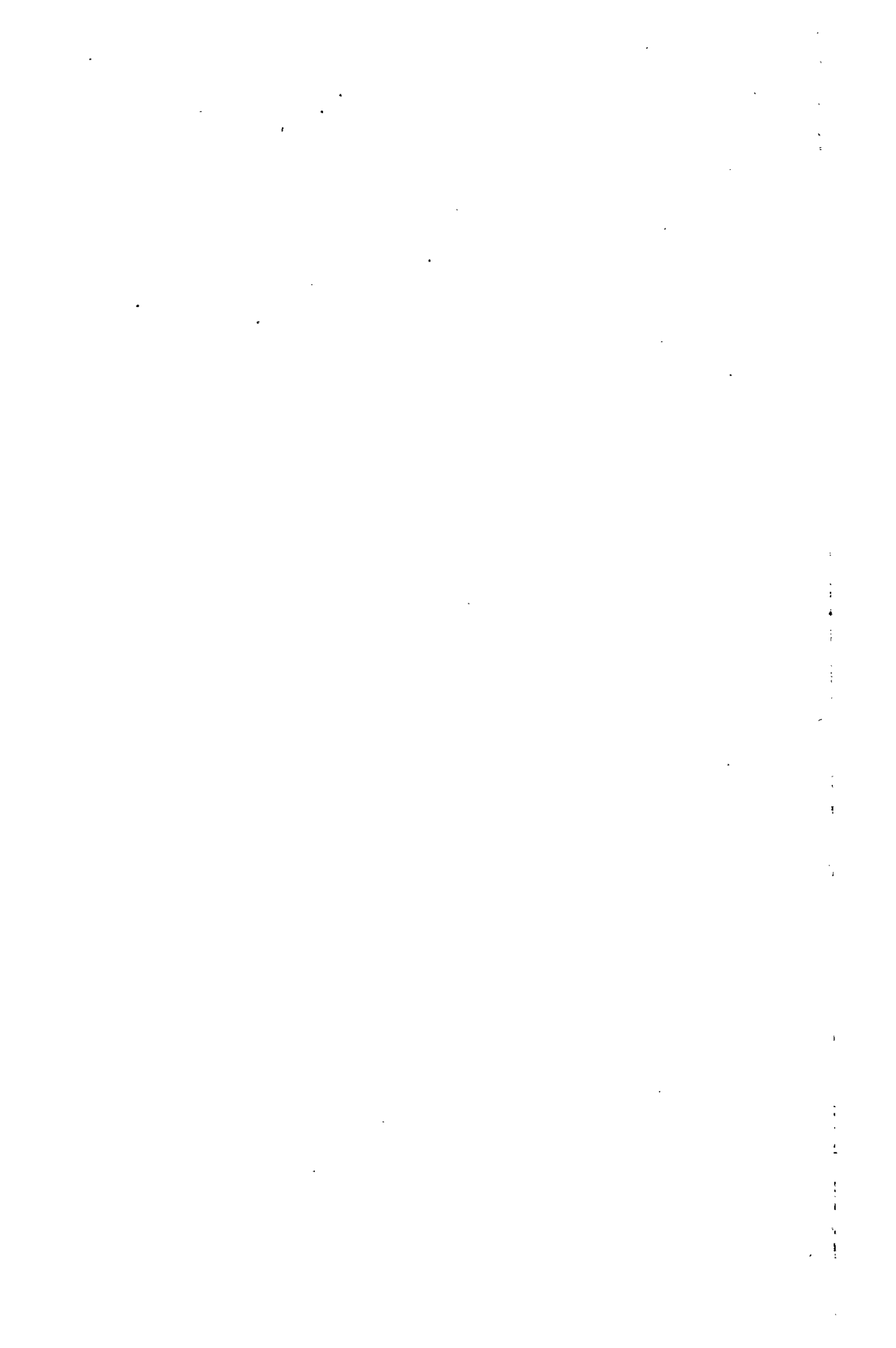
Buvons à cette source, et mangeons des fruits de cet arbre.

En finissant ces lignes, c'est pour nous un besoin de cœur d'exprimer notre gratitude à Monseigneur l'évêque de Dijon et aux hospitalières de Notre-Dame de la Charité, de nous avoir communiqué si gracieusement les pièces du procès de canonisation de Bénigne Joly, et les nombreux et précieux manuscrits qui nous ont servi à composer sa vie.

Si dans cet ouvrage nous donnons quelquefois au Vénérable le nom de saint, nous déclarons le faire uniquement par un sentiment d'admiration, et nullement pour prévenir le jugement de notre sainte Mère l'Église, à laquelle nous soumettons ce livre.

¹ Apocalypse, ch. xii, 2. P. Beaugendre, p. 422-423.







VIE

DU VÉNÉRABLE

BÉNIGNE JOLY

CHAPITRE I

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES DE BÉNIGNE JOLY

1644-1652

Le jour de l'octave de l'Assomption, vingt-deux août de l'année mil six cent quarante-quatre, un enfant naissait à Dijon, du mariage « de noble Jacques Joly, receveur des consignations au parlement de Bourgogne, et de damoiselle Marie Crestin¹ ». Deux jours après, il était porté à l'église Saint-Jean, et recevait le baptême sur les fonts où Bossuet avait été régénéré avant lui². Il eut pour parrain « Bénigne

¹ Registres de Saint-Jean, année 1644, archives de la ville, de Dijon.

² Baptisé le 29 septembre 1627.

Joly, greffier en chef du parlement et des États de Bourgogne; et pour marraine damoiselle Guyette Canabelin, femme de messire Bénigne de Mouhy¹. » On lui donna le nom de Bénigne.

Le joyeux carillon qui en ce moment s'échappa du beffroi de l'église, se perdit au milieu des rumeurs de la ville; cependant il annonçait à Dijon une de ses gloires et un insigne bienfaiteur. Cet enfant devait rappeler le zèle et la sainteté de son patron, l'apôtre de la Bourgogne, et sa vie devait réaliser la bénignité, la douceur, la miséricorde et la charité symbolisées par son nom. « Le nom de Bénigne, dit son premier historien, lui convenait admirablement, car il devait être le plus doux, le plus bénin, le plus affable des hommes de son temps². »

Ce fut ce qui inspira plus tard ces vers à un poète contemporain :

Quand Bénigne Joly parut dans ce bas monde
Où pour fruit du péché toute misère abonde,
On dit que les Vertus, venant aux sacrés fonts,
Contestèrent afin de lui donner leurs noms.
Je le nomme Prudent, murmurait la Prudence;
Antoine il aura nom, disait la Tempérance;
La Force s'écriait : Il aura nom Samson;
La Justice disait : Louis sera son nom.
Les pauvres survenant, par un présage insigne,
Crièrent d'une voix : Il aura nom Bénigne !

¹ Registres religieux de Saint-Jean.

² Cahier F, lettre à un ami sur la vie de M. Joly, p. 7. Nous citerons souvent cette vie manuscrite.

Lors, le Père Éternel, qui, dès les premiers ans,
Prend un tendre plaisir à nommer ses enfants,
Dit aux Vertus : Ornez ce cher fils avec joie;
Je veux qu'il soit un ange et c'est moi qui l'envoie.
Mais, mes filles, cessez vos innocents débats,
Allez, ne troublez point la paix de nos États;
Les pauvres entendus, c'est moi qui le désigne,
Il sera leur père et je le nomme Bénigne ¹.

La famille de cet enfant était noble et illustre; elle avait donné des conseillers aux ducs de Bourgogne, et, en ce moment, elle occupait avec distinction les charges les plus élevées de la chambre des comptes et des parlements de Paris et de Dijon. Les principes d'honneur et de religion des Joly répondaient à leurs armes, qui étaient « d'azur au lis naturel d'argent, au chef d'or chargé d'une croix patée de sable². »

Au xvii^e siècle, cette famille jeta dans l'Église un éclat encore plus vif que dans la magistrature. Sœur Madeleine Joly fut la coopératrice de la bienheureuse - Marguerite - Marie dans l'établissement de la dévotion au sacré Cœur. Et deux de ses cousines furent mères : l'une de Charles Legouz de la Berchère, prélat des plus vertueux et des plus distingués de son temps; et l'autre de cet abbé de Rancé dont Bossuet disait : « C'était un autre saint Bernard en doctrine, en piété, en mortification, en humilité, en zèle et en pénitence, et la postérité le comptera parmi les

¹ Cahier D, p. 8. Louanges de Bénigne Joly.

² *Parlement de Bourgogne*, par Palliot, p. 401.

restaurateurs de la vie monastique¹. » Le plus beau rejeton de cette noble race fut incontestablement l'enfant qui vient de recevoir le nom de Bénigne. Laissons-le grandir; il sera, par sa sainteté, un lis éclatant de blancheur qui embaumera l'Église.

Les parents du nouveau-né méritaient d'avoir un tel enfant. Jacques Joly, disent les mémoires, était un magistrat « intègre, très aumônieux, très pieux, très dévot et marchant dans la crainte du Seigneur² ».

Marie Crestin, son épouse, était le type de la femme chrétienne. « L'on ne peut, au rapport de ses filles, exagérer son humilité, sa religion, sa charité et sa modestie³. » Appelée par sa fortune et ses relations de famille à vivre dans le monde, elle fut par son aimable piété, par la distinction de son esprit et de ses manières, le charme de la haute société dijonnaise. Cette grande dame était la servante des pauvres. « Elle étoit d'une charité incomparable; elle ne manquoit jamais de faire l'aumône. Elle ne se contentoit pas d'attendre l'indigent, mais elle alloit à lui; elle assistoit des familles malheureuses souvent et coutumièrement⁴. » Nous la verrons pousser la charité jusqu'à l'héroïsme et au martyre. Si elle eût vécu au temps de saint François de Sales, il aurait dit d'elle, comme de M^{me} de Chantal : « J'ai découvert à Dijon ce que Salomon avait peine à trouver à Jérusalem : la femme forte. »

¹ Lettre de Bossuet.

² Lettre à un ami, p. 7.

³ Lettre des sœurs Joly à M^{lle} Joly-Pérard.

⁴ Lettre des sœurs Joly à la même.

Dieu bénit ces deux époux en leur donnant une nombreuse et charmante famille. Ils eurent quatre fils : Antoine, qui devint greffier en chef du parlement de Bourgogne ; Barthélemi, qui fut chevalier de Saint-Jean de Jérusalem ; Bénigne, dont nous écrivons la vie, et Étienne, qui mourut trésorier de France. Ils eurent en outre trois filles : Pierrette, Louise-Marie et Claude-Agnès : nous les verrons toutes se consacrer à Dieu dans l'ordre de Saint-Dominique. Bénigne vint au monde le cinquième de la famille ; Claude-Agnès et Étienne étaient plus jeunes que lui.

M^{me} Joly remplit chrétiennement les devoirs de la maternité ; elle nourrit et éleva elle-même ses enfants. Elle leur apprit à connaître, à aimer et à servir Dieu, leur répétant sans cesse que sa loi était la loi première et souveraine ; que la crainte de l'offenser devait dominer toutes leurs préoccupations, et qu'ils devaient mettre au-dessus de tous les intérêts le devoir de lui être fidèles. Ces leçons données avec sollicitude et confirmées par d'admirables exemples portèrent leurs fruits ; elles laissèrent dans ces jeunes âmes une empreinte ineffaçable.

Les filles de cette dame, touchant à leur vieillesse, disaient : « Elle nous donnoit une bonne éducation sur tout ce que l'on peut expliquer, et, quoique nous l'ayons perdue bien jeunes, nous lui avons vu faire quantité de bonnes actions dont nous nous souvenons fort bien, et feu notre père nous la citoit toujours pour exemple¹. » Bénigne, devenu prêtre, rappelait

¹ Lettre des sœurs Joly à M^{lle} Joly-Pérard.

au peuple les instructions de cette femme, et, ému par son souvenir, il s'écriait tout en larmes : « Mes frères, craignez d'offenser Dieu plus que tous les maux de ce monde. Ma mère m'a souvent dit, en me tenant sur ses genoux, quelle aimeroit mieux me voir mort que coupable d'un péché¹. »

M. et M^{me} Joly firent de leur maison une école et un sanctuaire où Dieu était connu, adoré, servi et maintenu au premier rang. Là, on parlait habituellement des choses de la religion, parce que c'était celles que l'on estimait davantage. On priait en commun; l'Évangile et la Vie des saints servaient aux lectures quotidiennes. Les fêtes qui se partagent l'année formaient souvent la matière des conversations; et, comme ces fêtes ne sont que la suite de mystères de la foi, les enfants, en écoutant ces entretiens et en y prenant part, recevaient sans étude et sans efforts les enseignements du salut.

Là, le dimanche était particulièrement aimé; il était pour tous rafraîchissant et salubre. En semaine, le père vaquait aux affaires, et les plus âgés des enfants fréquentaient les écoles; mais ce jour réunissait tous les membres de la famille. « La mère donnoit à chacun quelques petites sommes pour les distribuer aux pauvres, à l'église². » On allait ensemble, en habits de fête, aux offices divins. On se promenait ensemble. Et le soir, quand les chants liturgiques avaient cessé et que la lampe veillait seule

¹ Cahier B, p. 20.

² Lettre des sœurs Joly.

devant le tabernacle, on se retrouvait au foyer plus joyeux encore que de coutume.

Dans cette douce et religieuse atmosphère, les dons de la nature et de la grâce que Dieu avait largement départis à Bénigne prirent, dès ses premières années, un merveilleux épanouissement. « Mon frère, dit M. Antoine Joly, était dans son enfance doué d'une très-grande beauté, ayant les manières nobles, l'air élevé, accompagné même de fierté¹. » Nous trouvons ailleurs quelques lignes qui nous permettent de tracer d'après nature ce portrait d'enfant. Il avait le visage ouvert; l'innocence et la candeur respiraient dans ses traits; la beauté et la vivacité de son âme, comme de purs rayons de soleil, éclairaient ses yeux bleus; des cheveux blonds encadraient sa figure et tombaient bouclés et flottants sur ses épaules. « Ce jeune enfant, paré de modestie et d'innocence, paroisoit beau comme un ange². »

Nous empruntons à ses sœurs le portrait moral de Bénigne. « Pour ses premières années, nous le disions souvent entre nous, il a toujours été fort innocent, sans malice, quoique d'un esprit fort vif, prompt et d'un cœur haut qui lui faisoit aimer l'honneur. Selon le monde, cela le rendoit agréable, de bonne humeur et de bonne rencontre. Il étoit fort complaisant et obligeant, ce qui le faisoit aimer au logis, surtout de mon père et de ma mère. Dès lors, nous

¹ Cahier B, p. 1.

² Lettre à un ami, p. 29.

lui connoissions une fort bonne conscience, tendre dans les occasions. On a toujours connu en lui une équité très grande; en sorte que jamais on ne l'a vu biaiser en rien, pas même dans les petits jeux d'enfance, où il disoit qu'il ne falloit tromper personne¹. »

« Quand il étoit jeune enfant, ajoute un autre témoin, on ne voyoit point en lui ces impatiences qu'on remarque en tous les autres; au contraire, il paroissoit déjà être dans un sens aussi rassis que lorsqu'il a été arrivé à l'âge viril; c'est ce qui le faisoit remarquer de tout le monde comme un prodige de nature. Combien de fois a-t-on dit, en le considérant agir et en l'entendant parler dans cet âge tendre : « Mon Dieu, que voilà un enfant qui est bien né; qu'il est discret; qu'il est prudent! C'est un charme de le voir et de l'entendre². »

Bénigne indiqua de bonne heure la voie qu'il devoit suivre; à peine sa mère eut-elle murmuré à son oreille le nom adorable de Dieu, que le feu du ciel s'alluma dans son âme. Qui pourrait dire l'élan de ce cœur pressé d'aimer, poursuivant au delà de l'horizon de cette vie le céleste idéal dont il étoit épris? « Dès que notre frère sut parler, racontent ses sœurs dans leur frais langage, il a toujours dit qu'il ne vouloit point avoir d'autre dame que la sainte Vierge. Dans le temps qu'il paroissoit avoir le plus d'enjouement, il méditoit toujours de se consacrer à Dieu, et disoit que si une de ses sœurs vouloit le suivre,

¹ Lettres des sœurs Joly, cahier n° 1, p. 46. — Cahier n° 6.

² Cahier F, Lettre à un ami, p. 46.

ils iroient au désert et y passeroient leur vie chacun dans une cellule¹. »

Pour aimer Dieu plus à son aise, Bénigne voulait déjà s'enfermer dans le sanctuaire, et être comme la lampe qui brûle devant l'autel. « Quelquefois notre père, continuent les pieuses dominicaines, lui demandoit : Que ferons-nous de toi ? Il répondoit : Un prêtre, et, si Dieu m'en fait la grâce, je veux être un saint, ou n'y pas songer. — Alors, reprenoit notre père, je veux que tu sois un bon docteur en Sorbonne. — Oui, répliquoit l'enfant ; mais ce ne sera ni par argent, ni par crédit, mais seulement par mon savoir. Il nous disoit encore que quand il seroit son maître, il voulait être le père des pauvres². »

Les jeux du pieux enfant étaient en harmonie avec ses paroles. « Il étoit naturellement fort adroit et avoit une inclination merveilleuse à élever de petits oratoires. Tous les exercices d'un enfant d'église lui étoient naturels³. » A l'âge de six à sept ans, il montoit à l'autel ; Étienne et Claude-Agnès, plus jeunes que lui, le servaient, et Louise-Marie, qui avait une voix ravissante, chantait. Le futur conférencier prêchait déjà l'amour de Dieu et la charité envers les pauvres.

Dans ces petits discours, sa parole, loin d'être un jeu, ne faisait qu'exprimer imparfaitement les sentiments de son âme.

« Un ardent amour de la divine Majesté, dit un té-

¹ Lettres des sœurs Joly, *passim*.

² Lettres des sœurs Joly, *passim*.

³ Lettres des sœurs Joly.